

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 28

Artikel: Lè dou z'ovrâi cherpentiers
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187759>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En se séparant, à Montdidier, de ses compagnons de route, M. Gambetta les remercia avec effusion du service qu'ils lui avaient rendu. « Je ne vous oublierai jamais, leur dit-il, les heures que nous avons passées ensemble sont de celles qui ne s'oublient pas. » Le lendemain, M. Gambetta partait pour Amiens.

Quand la nouvelle se répandit à Clermont que le ballon qui avait été vu le 7 octobre était celui où se trouvait M. Gambetta, un sentiment d'une indicible émotion s'empara de toute la ville ; Gambetta hors des lignes prussiennes, Gambetta organisant librement la défense du pays, c'était peut-être la délivrance ; on espéra.

Montdidier ne tarda pas à payer l'honneur d'avoir reçu Gambetta.

Quelques jours plus tard, de Clermont partaient des troupes saxonnnes qui allèrent bombarder cette ville et lui imposer une contribution de 50.000 fr., sous prétexte, disaient les Prussiens, que des pourvoyeurs de l'armée de la Meuse y avaient été arrêtés. « Mais dit M. Rollin, surtout pour la punir de l'accueil fait au ministre de l'Intérieur, car les Allemands détestaient M. Gambetta ; ce qui n'est pas son moindre titre de gloire. »

La femme martyre.

Un projet de loi sur la recherche en paternité a inspiré au journalisme français une foule d'articles fort spirituels sur la question de savoir si la femme est ou non martyre dans la Société moderne. M. Marx, du *Figaro*, est d'avis que non. Nous lui donnons la parole, laissant aux intéressées le soin de nous dire s'il a raison :

« Chaque fois qu'une question surgit où la femme est en jeu, j'entends retentir les mêmes clamours galantes et les mêmes doléances chevaleresques sur la condition misérable où languit, dans le beau pays de France, la plus agréable moitié du genre humain... »

J'estime, au contraire, que jamais la femme n'a été mieux traitée qu'à notre époque. Jamais place plus large ne lui a été réservée au soleil social et au foyer domestique. Jamais on n'a montré plus d'indulgence pour ses faiblesses et plus de soumission à ses caprices...

Si je jette un coup d'œil dans les ménages, à tous les degrés de l'échelle sociale, j'y constate une prédominance féminine qui dément singulièrement les martyrologes dont on nous rebat les oreilles. La plupart des ouvriers filent doux devant les remontrances de leurs compagnes... J'ai vu des maçons qui se laissaient battre comme plâtre et emmener du cabaret par leurs commères en donnant les marques de la plus humble docilité. Si je franchis le seuil des maisons bourgeoises ou des boutiques des négociants, j'y constate la prépondérance occulte de la femme qui renvoie les domestiques ou les employés et inspire, sans en avoir l'air, toutes les décisions du maître. Mais que dis-je ? Les femmes déterminent la fluctuation des valeurs par l'influence qu'elles exercent sur les banquiers...

Les jérémades sur la débilité de la femme me paraissent entachées d'exagération. Sans doute, la femme n'a point à son service des muscles d'acier, mais il lui faut pourtant une certaine dose de vigueur pour cotillonner six heures de suite, au bal, avec son harnais de gala. J'ai pesé, un jour, la toilette complète d'une élégante moderne, — depuis ses plus intimes vêtements, jusqu'à ses gants, son éventail et son ombrelle, -- et j'ai constaté, à l'aiguille de la balance, un nombre de kilogrammes effrayant. Un sapeur, — fut-il pompier, — succomberait à ce régime !

Dans les classes pauvres et dans les campagnes, la femme qui souffre et travaille trahit un tempérament plus robuste encore et donne davantage raison à mon scepticisme. »

La mort d'Abd-el-Kader a remis en mémoire une foule d'épisodes se rattachant à la carrière si agitée de cet homme, dont la plus belle page est certainement sa conduite pendant les massacres de Damas. Après quela clémence française lui eut rendu sa liberté, lui laissant la vie sauve, Abd-el-Kader paia noblement sa dette de reconnaissance et sauva en quatre ou cinq jours 14,000 chrétiens du poignard des musulmans. Il fut fait à cette occasion grand croix de la Légion-d'honneur, et resta jusqu'à son dernier soupir l'ami de la France.

Sur la fin du règne de Louis-Philippe, on l'avait transféré de Pau à Amboise, dont le vieux château baigne, pour ainsi dire, ses pieds dans la Loire.

Un jour, un employé du château qui voulait gagner de l'argent, vint dire au prisonnier :

— Emir, veux-tu que je te fasse sauver d'ici par le fleuve.

Abd-el-Kader le regarda un instant et répondit :

— La Loire me conduirait à la mer ; la mer me ramènerait en Afrique ; l'Afrique me ferait recommencer la guerre contre la France ; la guerre contre la France me ferait battre. Battu, on me reconduirait à Amboise. Autant y rester puisque j'y suis.

Lè dou z'ovrâi cherpentiers.

On certain B. dè pè contrè Vevâi, qu'étai ovrâi cherpentier, étai z'u férè son tor dè France pè Zurique (y a dza on part d'ans, dè cosse). Travaillivè tsi on maîtrè qu'avai 'na beinda d'ovrâi, mà quasu ti allemands. On dzo, tandi lo tantou, lo patron lài vint derè que devessai allâ âidi à ne n'autro ovrâi que travaillivè à ne n'a batisse, et que faillai allâ tot lo drâi. Mon tatipotse dè B. ne fe pas atteinchon à nom dè l'ovrâi ein quiesction et sè met tot parâi à rapertsi sè z'utis. L'est veré dè derè que lo patron parlâvè faux-romand qu'on diablio et que l'étai molési à compeindrè. Tandi que B. sè préparâvè, ye ve on autre ovrâi que lo vouâitivè et sè peinsâ que l'étai lo gaillâ à quoui devessai âidi. B. ne savai pas on mot d'allemand, et l'autro pas on mot dè français ; mà tot parâi lo Vaudois que sè créyai on malin, vollie quand mémo lài tallematsi et lài fe :

— Cameradire ! maîtrire dire moi, travaillire avec vous !

— Yâ, iâ ! se repond l'autro que ne compregnâi pas onna gotta à cé baragouinadzo ; mà vo sédè :

quand cauquon vo talematsu oquiè qu'on ne comprend pas, on dit adé què oï po pas passà po on taborniau. Et l'Allemand qu'avai vu lo patron coumandà oquiè à Vaudois, sè peinsà que lo Frantsoze lài fasai'na coumechon et ramassà assebin sè z'ésès. B. que ne savai pas trao quin z'utis faillai preindrè, lài montravè à mésoura, coumeint po lài derè : faut-te preindrè césique ? L'autre, que créai que B. lài montravè justameint là quin faillai, desai adé : ià, ià ! et pregnai là mémo, que ma fai l'ein euront binstout on voiadzo dè quiet tserdzi dou mulets.

— Par où passire ? fe B. quand furont frou dào chantier.

L'autre ne repond rein.

— Passire ici, fe B. ein lài montreint dào bré 'na tserraire ?

— Yà, ià ! fe l'autre, coumeint po lài derè : va adé, tè vu prao sâidrè.

Arrevâ à 'na crâjâ, B. vollie s'einfatâ dein 'na rietta qu'allâvè drâi ào lé, et lào fe ein s'arreteint : passire là ?

— Nûte ! fe l'Allemand, que cein fe peinsâ à B. que son eamerâdo savai iò faillai allâ.

Ma fai y'avai dza grandteimps que l'étiont frou dè vela sein savai iò l'allâvont, kâ B. sè laissivè conduirè pè l'Allemand, et l'Allemand sédiâi B. et ne sé pas tant quiè iò sariont z'u, se n'aviont pas reincontrâ on autre ovrâi, allemand assebin, mà que savai lo français, vu que l'avai z'ao z'u travailli pè Malapalud, et que lào démandâ iò l'allâvont, et que lè fe reveri.

Lo gaillâ sè crêvâ dè rirè quand lè dou z'estafiers lài euront de tsacon que sè laissivont conduire l'on pè l'autre, mà que ne savont pas iò. Adon l'Allemand sè peinsâ que l'étai 'na farça que lo Vaudois lài avai fé, et lo volliâvè assomâ. Lo Vaudois, que peinsâvè la méma tsouze dè l'autre, lo volliâvè émelluâ, et lo compagnon que reincontriront eut millè mau de lào gravâ dè s'eimpougni, et tandi tot lo long dè la route, ein revegneint, n'étai que dâi tsarovoute, tufle, chenapan, tertaifle, et autre galés mots. Mà cein n'eimpatsè pas que quand lo patron sut l'afférè, lào baillâ on rudo savon et que lào ratint on quart dè dzornâ.

Au 9me Chasseurs.

III

— Mais regardez-la donc, maître Bigot, regardez-la donc ! quelle solidité, hein ! Savez-vous que pas un de vos officiers de la garnison ne pourrait en remontrer à cette gaillarde-là. Et dire que moi qui vous parle, je ne serais pas capable d'enfourcher un simple baudet sans risquer de me casser le cou ! Vous me direz que j'ai été élevé à la bonne franquette, au lieu que, pour ma fille, rien n'a été épargné. Ah ! dame, je sais ce que cela m'a coûté d'argent, mais j'ai la satisfaction d'avoir une enfant qui me fait honneur.

Ainsi pérorait l'excellent père, et il ne perdait pas un instant des yeux l'objet de sa tendresse.

Tout-à-coup le son grêle et clair d'une trompette transversa la vallée.

— Tiens ! — fit Grattepain, — c'est le régiment qui vient par ici pour faire la petite guerre.

Le cheval d'Henriette s'arrêta court.

L'oreille inquiète, le cou tendu, les naseaux gonflés, que méditait-il ?

Grattepain ne se sentit pas rassuré. Il se demanda si Folichon (c'était le nom du nouveau cheval) ne se préparait pas à donner du fil à retordre à sa maîtresse.

Celle-ci, sans rien perdre de son calme, prodiguait à l'animal les cajoleries usitées en pareil cas. Elle lui distribuait sur le cou des petites tappes d'amitié. Elle lui adressait de bonnes paroles, et de sa voix la plus câline. Vains efforts.

Folichon conservait son immobilité menaçante.

N'était son sabot qui cassait les cailloux avec obstination, n'était son oreille qui s'agitait de gauche à droite et de droite à gauche, il avait l'air d'être passé subitement à l'état de fresque du Parthénon.

Tout au moins on eût pu croire que son unique intention était de souffler un brin avant de se remettre au travail.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Mais la sonnerie perça de nouveaux airs.

Cette fois Folichon changea de façons. Il releva fièrement la tête, jeta un hennissement de triomphe, et, sans tenir compte de la résistance que l'on opposait à sa volonté, s'élança ventre-à-terre dans la direction des trompettes.

Grattepain se cramponna convulsivement à la balustrade du belvédère, et, avec une anxiété terrible, suivit des yeux le groupe fuyant dans l'espace.

La situation n'était pas sans danger.

Avec une sagacité admirable, Folichon s'était dit tout de suite que le plus court chemin d'un point à un autre était la ligne droite.

En vertu de cet axiome, il vola au but sans prendre de détours.

Il ne s'inquiéta ni des troncs d'arbres renversés sur le sol, ni des buissons de genêt qui hérissaient le coteau, ni du large ruisseau qui miroitait au milieu des saules.

Il aborda de front tous les obstacles, il sauta par-dessus toutes les barrières, il se joua de toutes les difficultés avec une audace incroyable.

Il est emballé ! — hurla Grattepain, l'œil collé à sa longue vue.

Et, à chaque seconde, le cheval et la jeune fille se faisaient plus petits.

Ils disparurent enfin dans la direction du bois de Tachy.

Cependant le 9^e chasseurs, dispersé dans la campagne, se livrait à ses exercices.

Un parti de cavaliers fouillait le bois de Tachy, avec ordre de pousser une reconnaissance jusqu'au château de Longval.

Au moment même où l'impétueux Folichon atteignait la lisière du bois, les pantalons rouges débouchèrent dans la plaine.

A leur vue, le cheval redouble de vitesse, se précipite comme un ouragan au milieu de la troupe, pénètre dans les rangs, et s'aligne en bataille, ni plus ni moins que si mademoiselle Grattepain eût fait partie du cinquième escadron.

Cet escadron était placé sous les ordres du commandant Victor de Novi.

Cet officier supérieur, qui dirigeait l'ensemble des opérations dans la vallée de Sartines, avait établi son poste d'observation à l'angle du bois.

Aucun détail de cette petite scène ne lui avait échappé.

Il piqua des deux, suivi de son trompette, et il accourut juste à temps pour recevoir dans ses bras la jeune fille que tant d'émotion avait brisée.

Sur un signe de lui, deux sous officiers mirent pied à